

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 32

Artikel: Mari et femme
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181439>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

son emploi restait le secret des papeteries qui assortissent le journal *le Loyd* ; mais à la suite de la grande sécheresse des dernières années et d'une exploitation exagérée et imprudente, ce pays ne peut plus livrer la quantité requise, quantité qui s'élevait annuellement à plusieurs milliers de quintaux ; il fallut donc chercher ailleurs une matière première, dont la valeur était de plus en plus appréciée. Or l'Algérie possédait d'immenses étendues de terrains plantées d'alfa, dont on n'avait jamais tiré grand parti. Ce n'est que depuis cette année que l'exportation s'est faite sur une large échelle.

Cette substance valait au début 2 fr. 50 c. à 3 fr. le quintal métrique ; elle s'est rapidement élevée jusqu'à 6 et 8 fr. prise brute. Bien desséchée, mise en bottes et paquets, puis fortement comprimée, elle valait jusqu'à 12 fr. rendue à Londres, si ce n'est même davantage. Le papier qu'elle fournit, après avoir subi diverses préparations, qui sont encore un secret, se distingue par sa finesse, sa force et son éclat.

On conçoit qu'en présence de la demande incessante d'une marchandise qui remplace avec avantage les chiffons, le pays ait fait des efforts pour y répondre. Partout, en effet, dans les villes, les villages, autour des fermes, dans les douards des arabes, on vit bientôt se former des chantiers pour l'achat et la dessiccation de l'alfa. La population indigène, secouant sa torpeur habituelle, se mit à l'œuvre, les colons espagnols firent de même et attirèrent de leurs pays des bandes nombreuses d'ouvriers ; les négociants français et israélites ne s'occupèrent plus que d'affaires et de spéculations sur l'alfa ; on ne rencontrait que charettes et chameaux chargés de ce précieux végétal ; le port d'Oran reçut plusieurs grands navires anglais, et les hôtels de nombreux représentants de maisons anglaises. Une vraie fièvre s'était emparée de toute la colonie : il n'était question d'autre chose que de l'alfa. L'administration supérieure, les communes, les tribus arabes se sont émues et ont affirmé, à beaux deniers comptants, des terrains envisagés jusqu'ici comme absolument stériles.

On lit dans la *Semaine* :

« Un Fribourgeois se présente, il y a quelques jours, au guichet de la poste à Lausanne, et demande un mandat de 100 francs. L'employé lui fait les questions d'usage : — Qui envoie ? Jaques Mathieu. — Quel est le destinataire ? — Jaques Mathieu, poste-restante à Estavayer. — C'est votre frère ? — Pardonnez-moi, monsieur, c'est moi-même. — Vous vous envoyez à vous-même un mandat à Estavayer ? — Eh oui, monsieur ; j'y vais, et je toucherai cet argent là-bas. — Mais pourquoi ne pas tout simplement l'emporter vous-même ? Ah ! voilà, dit le bonhomme : c'est que je me connais, et je crois que si je gardais sur moi cet argent, il n'arriverait pas jusqu'à Estavayer, tandis que, de cette manière, je suis sûr de le trouver là-bas à mon arrivée, où il me sera nécessaire.

Que de gens, par le monde, se trouveraient bien de recourir à l'expédient du prudent Staviacois !

Le conte qu'on vient de lire, emprunté au supplément littéraire de la *Gazette de Lausanne*, est bien joli, mais c'est un conte ; rien de semblable ne s'est passé dans notre ville. Nous avons lu le même récit il y a quelques semaines, dans un journal français ; seulement le Fribourgeois était un Limousin, Estavayer s'appelait Bordeaux, et Lausanne était une autre grande ville de France. — Il paraît que le traité sur la propriété littéraire ne s'oppose pas à ces contrefaçons-là. »

Mari et femme.

Apercevez-vous un monsieur et une dame à la promenade ou dans un salon, et voulez-vous savoir s'ils sont mari et femme ? Observez exactement les règles suivantes : Si vous les entendez se reprendre sans cesse en société et se corriger l'un l'autre, soyez certain que c'est le mari et la femme. Si vous voyez un monsieur et une dame dans la même voiture, garder le plus profond silence et regarder chacun par une portière différente... mari et femme ! Si vous voyez une dame laisser tomber par mégarde son gant ou son mouchoir, et si le monsieur qui est près d'elle lui dit froidement de le ramasser... mari et femme ! Si vous voyez un monsieur et une dame se promener dans les champs, à vingt-cinq pas de distance l'un de l'autre, et le monsieur passer un fossé ou une barrière sans regarder derrière lui, et en continuant sans cérémonie son droit chemin... mari et femme ! Si vous voyez une dame dont la beauté attire l'attention de tous les hommes, à l'exception d'un seul qui lui parle d'une manière rude, sans paraître le moins du monde touché de ses charmes... mari et femme ! Si vous voyez enfin un monsieur et une dame, s'appeler continuellement sans se regarder, *mon cher, ma vie, mon amour, mon ange, ma chatte*, soyez certain qu'ils sont... mari et femme !

Les bandits du Rhin.

I

Vers la fin du dernier siècle, une société joyeuse et élégante se trouvait réunie à Aix-la-Chapelle. Parmi ceux que le plaisir y avait attirés, on remarquait plusieurs individus dont la véritable profession était un mystère. Seulement on savait qu'un riche négociant hollandais, ou un baron allemand, avec une généalogie aussi longue que le fameux serpent de mer, ou peut-être tous les deux, devaient faire partie des personnes qui daignaient honorer de leur présence la vieille cité de Charlemagne, accompagnés de leurs femmes, filles, garçons, neveux et nièces, et d'un monde de valets. Les marchands se frottaient les mains, les buveurs d'eau étaient en révolution, les cœurs des jeunes filles palpaient et les vieux garçons dont l'imagination était aux champs se hâtaient de rajuster leurs cravates.

Aucune de ces espérances ne fut déçue. Les étrangers achetaient beaucoup et payaient largement : ils tenaient maison ouverte, jouaient gros jeu, et, soit que le hasard les favorisât ou non, gagnaient, perdaient de fort bonne grâce. Les femmes, jeunes et belles, faisaient le charme des conversa-